



DOSSIER

# Objets transmissionnels

## LIENS FAMILIAUX À LA SHOAH

En 2019, Michel Borzykowski et Ilan Lew ont publié un livre dans lequel ils montrent des objets reçus ou récupérés par des descendants de victimes de la Shoah, accompagnés d'un commentaire de ceux qui les possèdent. Ils s'expliquent ici sur leur projet autour de ce matériau transmissionnel.

Par **Michel Borzykowski** et **Ilan Lew**

**QUEL SENS Y A-T-IL ENCORE**, aujourd'hui, à vouloir transmettre la mémoire de la Shoah ? Après plus de soixante-dix ans, on est en droit de se demander si tout n'a pas déjà été dit à son propos. Pourtant, de nombreuses personnes, juives pour la plupart, portent encore en elles une histoire familiale souvent dramatique, parfois héroïque ou drôle, toujours unique et chargée d'émotions. Ce sont ces tranches de vie, exprimées par des survivants ou leurs descendants, que le livre *Objets transmissionnels* met en lumière et en mots. Alors que les survivants se font rares, la littérature et la photographie restent des moyens privilégiés pour faire parler les « témoins des témoins », ceux de la deuxième et de la troisième génération. Et malheureusement, avec la recrudescence de l'antisémitisme, le message reste d'une brûlante actualité.

Le projet autour des « objets transmissionnels » est né du « Réseau Deuxième Génération », un groupe de parole créé à la Communauté Israélite de Genève, sous l'égide du Cercle Martin Buber.<sup>1</sup> Ce groupe nous a permis de recueillir les témoignages de personnes de « deuxième génération », donc nées après 1945, et dont les parents, la famille ont été touchés par la Shoah, à quelque titre que ce soit. Nous y avons inclus des représentants de la « troisième génération », ainsi que des personnes, nées entre 1935 et 1945, pour la plupart des anciens enfants cachés, donc de « première génération », à l'instar de leurs parents, et que nous avons convenu de nommer « génération 1.5 ». <sup>2</sup> La plupart de ces personnes étaient trop jeunes, au moment de la Shoah, pour en garder des souvenirs précis, pouvoir verbaliser leur vécu et recevoir des explications, sans parler de carence affective, de déracinement, d'exploitation ou d'abus - plus fréquents qu'on veut bien le dire ou le penser !

Lors de nos rencontres, nous avons observé que la mention par les participants d'un objet lié à leur famille - un petit avion, une poupée, une cuillère, un morceau de verre, une montre... -, sa seule évocation s'accompagnait d'un changement frappant dans le ton du



**“Notre démarche a plutôt été d'utiliser les objets comme « déliateurs » de langues. Elle nous a amenés à découvrir des récits d'une richesse et d'une diversité étonnantes.”**

discours : celui-ci devenait plus empreint de tendresse, plus proche de l'émotion, moins chronologique ou factuel. Et ce sont ces moments d'émotion chez les porteurs d'objets que nous avons voulu fixer.

Le terme d'objet « transmissionnel » fait allusion à « l'objet transitionnel » de Donald Winnicott, ce « doudou » que l'enfant utilise comme présence rassurante en l'absence de sa mère. Nous ignorions que *notre* néologisme existait déjà !<sup>3</sup>

Des psychanalystes se sont déjà intéressés aux objets et en ont utilisés pour traiter certains patients, souvent à la place des mots qui manquaient. Notre démarche a plutôt été d'utiliser les objets comme « déliateurs » de langues. Elle nous a amenés à découvrir des récits d'une richesse et d'une diversité étonnantes, avec des trajectoires dans toute l'Europe, et au-delà. Dans le livre, ces textes peuvent être explorés dans l'ordre que le lecteur souhaitera.

#### Un objet magique...

Pour la plupart des participants au groupe de parole, l'objet est apparu comme une évidence : ils le connaissaient très bien, le regardaient souvent et savaient exactement où il était. Pour quelques-uns, il fallut un effort pour se souvenir où il pouvait bien se trouver. Pour d'autres, enfin, l'objet était oublié, dénié, alors même qu'il se trouvait bien en vue de tous, trônant sur une étagère ou précieusement conservé à l'abri ou dans un coffre-fort ! Mais une fois retrouvé, aucune confusion n'était possible : c'était cet objet et nul autre qui les rattachait à tel parent ou à tel événement de leur passé. Quelle que soit la façon dont il était conservé, l'objet était magique !

Tous les participants se sont prêtés avec beaucoup de compréhension et d'amabilité à la prise des photos ainsi qu'à l'enregistrement et à la relecture de leurs témoignages. D'autres ont accompagné notre projet mais ne possédaient aucun objet « transmissionnel », ou tout au plus des papiers, des lettres ou des photos. Ils ont pu être déçus de ne pas faire partie de l'ouvrage mais notre choix « technique » ne minimise en rien



PHOTO © MICHEL BODONOVSKI

DOSSIER

#### CÉLINE ROZENBLAT (1965) : les coffrets sculptés

Je porte le nom et le prénom de ma grand-mère paternelle, déportée en 1943 de Paris à Drancy puis à Auschwitz, où elle a été gazée immédiatement, à l'âge de 28 ans... C'est une partie de mon identité.

Ma famille venait de Pologne et de Roumanie. Avec beaucoup de Juifs étrangers, mes deux grands-pères se sont engagés comme volontaires dans l'Armée française en 1939 : Lazare Rozenblat a été démobilisé à la capitulation en 1940. Jacob Apelojg, lui, a été fait prisonnier et interné dans un stalag, ce qui lui a évité la déportation ! Durant son internement, Jacob a fabriqué deux coffrets à bijoux : l'un avec des roses, pour son épouse Rivka (qui sera déportée à Auschwitz), l'autre pour sa fille, Hélène, ma mère (qui était cachée), avec la date - 1943 - et des lapins. Ces deux coffrets ne me quitteront jamais. C'est mon grand-père qui les a fabriqués, c'est l'image d'une grand-mère que je n'ai jamais connue, c'est toute l'ambiance d'une famille très joyeuse, mais qui portait le poids de l'Histoire « avec sa grande hache », comme disait Perec ! Les objets sont des témoins qui habitent avec nous et qui participent à la continuité de la vie !

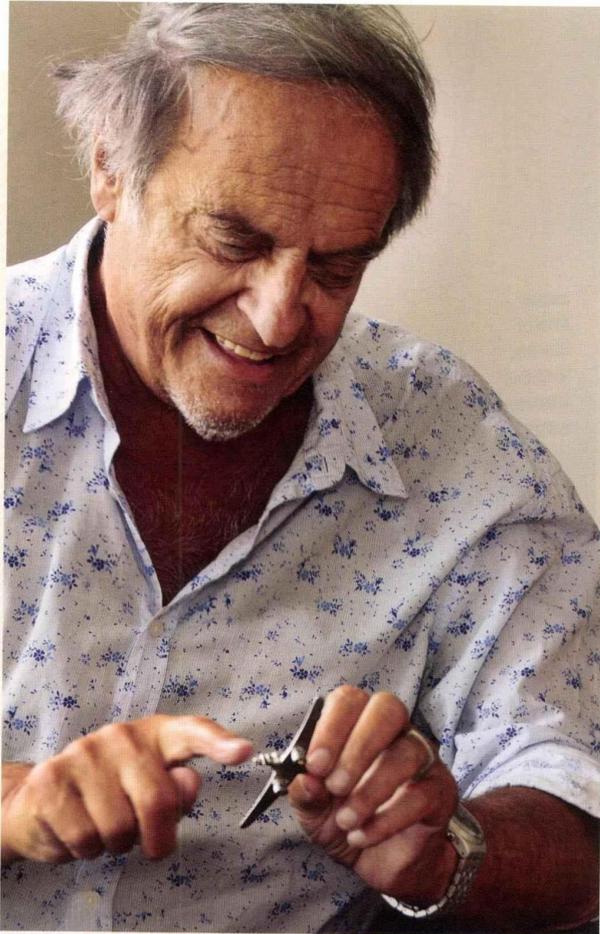


PHOTO © MICHEL BORZYKOWSKI

### LEO KANEMAN (1939) : le petit avion

Arrivé clandestinement de Pologne à Paris, mon père était tailleur, juif, communiste et athée. Au début de la guerre, alors que ma mère était enceinte de moi, les flics français l'ont arrêté et livré aux Allemands. Interné au Camp du Vernet, il envoyait à ma mère ce qui s'y fabriquait : des bagues, des bracelets... et, pour moi, ce petit avion en métal.

Ensuite, ce fut le camp de Drancy, antichambre d'Auschwitz, où mon père a « disparu ». Ma mère n'a jamais vraiment pu faire son deuil. Et moi, comment pourrais-je me séparer de ce cadeau ?

leur rapport à la Shoah, leurs sentiments et leur légitimité de « deuxième génération ». Pour les photos, nous avons privilégié le rendu de l'émotion spontanée afin de montrer le lien affectif particulier unissant la personne à son objet et, par-là, à sa famille. Nous n'avons pas mis en scène les témoins, du moins pas plus que ce qu'ils proposaient eux-mêmes, quitte à retravailler légèrement les images, mais sans les « enjoliver », afin de ne pas sacrifier l'authenticité à un esthétisme malvenu.

Notre démarche s'est opérée au sein d'une relation à long terme, dans laquelle un dialogue profond et sincère avait lieu, que ce soit lors des rencontres mensuelles du « Réseau 2G » ou en privé. Elle a parfois eu un côté cathartique et de véritables amitiés s'y sont nouées. ●

1. <https://www.cerclemartinbuber.ch>  
 2. Susan Rubin Suleiman : « The 1.5 Generation : Thinking About Child Survivors and the Holocaust », *Imago*, 2002, vol. 59, n° 3, p. 277-296. Asher Curt : "The Progressive Past: How History Can Help Us Serve Generation 1.5", *Reference & User Service Quarterly*, 2011, 51(1), p. 43-48. S. Rubin Suleiman propose trois catégories selon l'âge de l'enfant au moment du traumatisme initial : ceux qui étaient « trop jeunes pour se souvenir » (jusqu'à 3 ans), ceux qui étaient « suffisamment âgés pour se souvenir mais trop jeunes pour comprendre » (entre 4 et 10 ans), et ceux qui étaient « suffisamment âgés pour comprendre mais trop jeunes pour être responsables » (entre 11 et 14 ans).  
 3. Nous l'avons trouvé par hasard, le 18 septembre 2017, sur : (<https://penseedudiscours.hypotheses.org/4494>). L'auteure, Marie-Anne Paveau, professeure en sciences du langage à l'université Paris 13 Sorbonne, nous pardonnera de l'avoir « réinventé » après (ou malgré) elle, et de l'avoir conservé : il n'y en avait pas de meilleur !

**Michel Borzykowski** est né à Genève de parents juifs polonais rescapés de la Shoah. Médecin généraliste désormais à la retraite, il se consacre à ses passions, dont celle de la photographie. Co-initiateur et co-animateur du « Réseau 2G » de Genève, il s'est investi dans le projet « Objets transmissionnels » comme capteur et transmetteur de témoignages, en paroles et en images. (borzy@sunrise.ch).

**Ilan Lew** est chercheur associé en sociologie à l'Université de Genève et à l'EHESS, à Paris. En parallèle à son métier d'enseignant, ses recherches portent sur les violences et la mémoire collective. Dans le projet « BabelCam », il crée des documents filmiques interrogeant la place des langues dans la globalisation. Initiateur du « Réseau 2G » et co-auteur du projet « Objets transmissionnels », il est également responsable du Cercle Martin Buber, une association culturelle et pacifiste juive à Genève. (ilanlew@gmail.com).

### À LIRE :

*Objets transmissionnels - Liens familiaux à la Shoah*, de Michel Borzykowski et Ilan Lew. Préfaces de Boris Cyrulnik et de Ruth Dreifuss, avec des contributions de David Sander, Abram de Swaan, Katy Hazan, Marion Feldmann et Dania Appel; Slatkine, 330 p., 29 €  
 Le livre peut être notamment commandé sur le site de la Librairie Honoré Champion :

<https://www.honorechampion.com/fr/diffusions/11315-book-05210948-9782832109489.html>

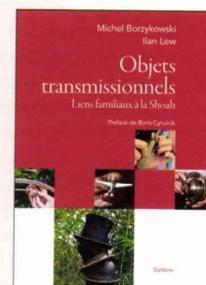




PHOTO © MICHEL BORZYKOWSKI

### GUY E. (1941): un fragment de « mon » château

En 1941, mes parents ont quitté la Belgique, envahie par les nazis, avec l'espoir de se réfugier en Espagne. Mais ma mère était près d'accoucher et on lui a recommandé de ne pas aller à Perpignan (où elle risquait d'être dénoncée comme juive), mais à la maternité du « Secours Suisse aux Enfants », établie au château d'Elne. C'est là-bas que « le petit Guy » est né et qu'il a été circoncis, avec l'aval de la directrice, Élisabeth Eidenbenz. Des années plus tard, j'ai retrouvé cette dame, habitée par le respect d'autrui et une immense compassion. Je lui dois la vie et j'ai lutté pour que son mérite soit reconnu.

C'était horrible pour moi de voir « mon » château pillé et en ruines. J'aurais voulu le racheter mais je n'avais pas les moyens. En 1986, j'ai pu en sauver trois colonnettes en pierre... Je crois que ma fille Muriel y tient autant que moi !

### JENNY (GENIA) R. (1951): la musique de tante Cécile

Dans sa jeunesse, ma grand-tante, Cécile (Tsilia) Katzman, gagnait quelques sous en accompagnant au piano les films muets dans les salles d'Helsinki et de Stockholm, villes où ma famille résida, après Wilno et Saint-Petersbourg. Dans les années 1930, elle vécut à Paris puis, dès l'été 1940, à Nice.

En septembre 1943, alors que Cécile se rendait à une réunion familiale, elle fut retardée par l'arrivée imprévue d'une élève de son amoureux Monia, pianiste concertiste. Cette jeune femme s'était trompée de jour et, comme elle venait de loin, Cécile l'invita à boire le thé. Quand Cécile alla rejoindre les siens, un camion de la Gestapo emmenait toute sa famille à Drancy... Elle ne trouva que Baboushka - sa maman - abandonnée dans l'escalier. Les deux rescapées ont survécu, cachées, jusqu'à la fin de la guerre. Par la suite, une enquête confirma qu'on les avait dénoncées.

L'histoire de ma famille a été une succession de lieux de vie, quittés chaque fois sans rien emporter, pour sauver sa peau. Pourtant, il me reste quelques partitions russes de Tante Cécile...



PHOTO © MICHEL BORZYKOWSKI